

Une société locale de sciences naturelles : la Société linnéenne de Provence

In: Revue d'histoire des sciences. 1991, Tome 44 n°2. pp. 219-234.

Résumé

RÉSUMÉ. — La Société linnéenne de Provence est une société locale de sciences naturelles. Fondée à Marseille en 1909, elle est encore en activité aujourd'hui. Durant ses premières années, avant 1914, elle rassemble des universitaires et des naturalistes amateurs, dont la plupart sont des notables. Entre les deux guerres, son activité est plus précaire. Après 1945, un spécialiste d'écologie végétale, René Molinier, lui donne une nouvelle impulsion, élargit son recrutement et organise des sorties régulières. La lecture du bulletin de la Société montre la part respective des différentes disciplines (botanique, zoologie, géologie) et le rôle des scientifiques non professionnels.

Abstract

SUMMARY. — Founded in Marseille in 1909, the « Société linnéenne de Provence », a local society devoted to natural history, is still in operation. During the early years of its existence, before 1914, the society brought together university scientists and non-professional naturalists who were, for the most part, notables. Between the two World Wars the society's activity was more precarious. After 1945, a plant ecologist, René Molinier gave a new impetus to the society. He broadened its social basis, and he promoted regular field trips. The society's bulletin reveals the respective share that each of various disciplines (botany, zoology, and geology) had and clarifies the role of non-professional scientists.

Citer ce document / Cite this document :

DROUIN JEAN MARC. Une société locale de sciences naturelles : la Société linnéenne de Provence. In: Revue d'histoire des sciences. 1991, Tome 44 n°2. pp. 219-234.

doi : 10.3406/rhs.1991.4183

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0151-4105_1991_num_44_2_4183

Une société locale de sciences naturelles : la Société linnéenne de Provence

RÉSUMÉ. — La Société linnéenne de Provence est une société locale de sciences naturelles. Fondée à Marseille en 1909, elle est encore en activité aujourd'hui. Durant ses premières années, avant 1914, elle rassemble des universitaires et des naturalistes amateurs, dont la plupart sont des notables. Entre les deux guerres, son activité est plus précaire. Après 1945, un spécialiste d'écologie végétale, René Molinier, lui donne une nouvelle impulsion, élargit son recrutement et organise des sorties régulières. La lecture du bulletin de la Société montre la part respective des différentes disciplines (botanique, zoologie, géologie) et le rôle des scientifiques non professionnels.

SUMMARY. — *Founded in Marseille in 1909, the « Société linnéenne de Provence », a local society devoted to natural history, is still in operation. During the early years of its existence, before 1914, the society brought together university scientists and non-professional naturalists who were, for the most part, notables. Between the two World Wars the society's activity was more precarious. After 1945, a plant ecologist, René Molinier gave a new impetus to the society. He broadened its social basis, and he promoted regular field trips. The society's bulletin reveals the respective share that each of various disciplines (botany, zoology, and geology) had and clarifies the role of non-professional scientists.*

Parmi les traits marquant la spécificité de ce qu'on appelait autrefois l'histoire naturelle, l'un des plus étonnants est l'importance des rapports, qui se sont maintenus du XVIII^e siècle à nos jours, entre les chercheurs et une fraction du public. On perçoit ces rapports dans une relative proximité entre les textes de recherche et certains textes de vulgarisation. On les retrouve dans l'existence de sociétés savantes — locales, régionales ou nationales — dans lesquelles se rencontrent naturalistes professionnels et amateurs. Certaines de ces sociétés se donnent pour objet l'étude des sciences naturelles en général; d'autres se restreignent à la botanique ou à la zoologie, parfois à l'une de leurs branches, mycologie ou ornithologie. Dans certaines d'entre elles se trouvent associées horticulture et botanique ou encore histoire naturelle et archéologie (1).

(1) Sur les sociétés naturalistes locales, voir : Yves Laissus, *Les sociétés savantes et l'avancement des sciences naturelles, 100^e Congrès national des sociétés savantes, Paris, 1975, Colloque sur les sociétés savantes* (Paris : Bibliothèque nationale, 1976), 41-68, et Robert Fox, *The savant confronts his peers: scientific societies in France, 1815-1914*, dans R. Fox et G. Weiz (dir.), *The Organization of science and technology in France, 1808-1914* (Cambridge : Cambridge University Press, et Paris : Maison des sciences de l'homme, 1980), 241-282. Il n'existe pas, pour la France, de synthèse analogue à celle de David E. Allen, *The Naturalist in Britain, A social history* (London : Allen Lane, 1976).

Rev. Hist. Sci., 1991, XLIV/2

L'une de ces sociétés est la Société linnéenne de Provence. Fondée en 1909 et encore bien vivante aujourd'hui, elle a publié en 1959 un index des 228 articles parus dans son bulletin en cinquante ans d'existence (2). Partant de cet index, il a été possible de reprendre l'ensemble des bulletins publiés de 1909 à 1959 et d'analyser leur contenu. Ceux-ci, corroborés pour les années 1945 à 1959 par des témoignages oraux et par certains articles — dont les nécrologies — parus après 1959, permettent de retracer l'évolution générale de cette société pendant un semi-siècle et de cerner les rôles respectifs qu'y ont joués les naturalistes amateurs et professionnels, d'apprécier le poids des différentes disciplines et de percevoir la pénétration de certaines idées dans ce milieu au cours de la première moitié du xx^e siècle (3).

CRÉATION ET DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PROVENCE

En 1909, année de la création à Marseille de la Société linnéenne de Provence, la Société linnéenne de Lyon a déjà plus de quatre-vingts ans et nombre de villes, grandes ou moyennes, possèdent une société de sciences naturelles (4). La référence à Linné évoque la Linnean Society of London, fondée en 1788, et les diverses sociétés qui l'ont prise comme modèle au cours du xix^e siècle (5).

(2) Index des articles publiés dans le Bulletin de la Société linnéenne de Provence de 1909 à 1959, *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, XXII (1959), 77-89.

(3) Sur le rôle des amateurs en science, voir Yves Cohen et Jean-Marc Drouin, *Les Amateurs de sciences et de techniques, Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences*, 27 (1989). Ce volume rassemble l'essentiel des communications d'une journée organisée à la Cité des sciences et de l'industrie (La Villette), le 26 mai 1986.

(4) Voir Pascal Duris, Les sociétés linnéennes françaises et le culte de Linné de 1780 à 1830, *Bulletin de la Société botanique de France*, 136, *Lettres botaniques* (1989), n° 3, 179-185. Voir aussi Gérard Aymonin et Monique Keraudren-Aymonin, Les sociétés linnéennes à Paris et en France au xviii^e et au xix^e siècle, *100^e Congrès national des sociétés savantes, Paris, 1975, histoire moderne et histoire des sciences* (Paris : Bibliothèque nationale, 1976), 267-275.

(5) Sur la Société linnéenne de Lyon, voir Claudius Roux, Historique de la Société Linnéenne de Lyon, *Annales de la Société linnéenne de Lyon*, nouv. série, 70 (1923), 1-54, pour la période 1826-1926, et M. Jossierand, Cinquante ans de vie linnéenne, *Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon*, 42/4 (1973), 45-62, pour la période suivante.

A Marseille même, existent déjà plusieurs sociétés savantes, dont une Académie des belles lettres, des sciences et des arts et une Société de botanique et d'horticulture. Cette dernière provient de la fusion — opérée en 1883 — de deux autres sociétés botaniques et horticoles, dont l'une date de 1846 et l'autre a été fondée en 1878 par Antoine-Honoré Roux (1812-1892), portefaix sur le port et botaniste réputé (6). D'autre part, en 1906, a été créée une Société des sciences naturelles dont, malgré quelques péripéties et de vifs conflits de personnes, la Société linnéenne de Provence entend être la continuatrice (7).

D'après le *Bulletin*, la décision de création est prise le 9 mars 1909 à la Station zoologique d'Endoume. La séance de fondation de la Société linnéenne de Provence rassemble, le 22 avril 1909, 14 des membres fondateurs, au domicile de l'un d'entre eux, Elzear Abeille de Perrin, avocat et entomologiste (8). La liste des 43 membres fondateurs est publiée en tête du tome I du *Bulletin*. Ce sont tous apparemment des notables. Leur spécialité (botanique, géologie, entomologie...) ne figure pas sur la liste mais la plupart indiquent leur profession de sorte qu'on peut les classer en quatre catégories aux effectifs comparables : 13 d'entre eux sont des universitaires ou travaillent au musée d'Histoire naturelle de Marseille; 13 autres (dont 4 médecins et 4 pharmaciens) exercent des professions à caractère scientifique en dehors de l'université et du musée; 9 ont un métier sans rapport direct avec les sciences; 8 enfin n'indiquent aucune profession.

Si l'on suppose, ce qui semble confirmé par la lecture des *bulletins* parus ensuite, que la dernière catégorie ne comprend pas, sauf exception, de scientifiques de métier ou de formation, on aboutit à une partition en trois groupes aux frontières parfois dif-

(6) Sur Antoine-Honoré Roux, voir la notice de Jean-Patrick Ferrari, dans le catalogue de l'exposition *Les Botanistes à Marseille et en Provence du XVI^e au XIX^e siècle* (Marseille, 1982), 92-93.

(7) Le compte rendu de la « Séance de fondation (22 avril 1909) », dans le tome I du *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, nous livre l'écho d'un très violent conflit entre « la presque défunte Société des Sciences Naturelles » et la « nouvelle Société Linnéenne ». Cette dernière semble naître d'une scission de son aînée. Malheureusement, rien ne transparaît sur les enjeux possibles de cet affrontement, qui semble n'opposer en fait que quelques personnes de part et d'autre. Je n'ai pas réussi non plus à savoir ce qu'était devenue la Société des sciences naturelles après 1909.

(8) Sur Abeille de Perrin (1843-1910), voir Jean Lhoste, *Les Entomologistes français, 1750-1950* (s. l. : INRA/OPIE, 1987), 84-85.

ficiles à tracer. Le premier groupe comprendrait les universitaires, naturalistes ou biologistes professionnels, enseignant en faculté ou dépendant du musée d'Histoire naturelle de Marseille. Le second, les médecins, les pharmaciens, et tous ceux qui ont une formation scientifique mais dont l'activité de recherche n'est pas rétribuée. Dans le dernier, se retrouveraient des personnes de formation littéraire ou juridique, ou encore des autodidactes, pour qui la botanique, l'entomologie, ou toute autre science naturelle (sans oublier à l'époque l'archéologie) constitue une activité de loisir. Par ailleurs, l'origine géographique des membres fondateurs montre l'ambition de cette société : sur un total de 43, 6 sont extérieurs à la région et 13 viennent de la région provençale mais n'habitent pas Marseille. Au total les Marseillais ne représentent qu'un peu plus de la moitié (24 sur 43) des fondateurs.

En tant que président, Abeille de Perrin aborde la question des rapports entre amateurs et professionnels. S'adressant aux « esprits timorés » qui craignent que les universitaires ne regardent les autres membres « du haut de leur chaire de professeurs », il lance : « Ne prêtons pas l'oreille à une mesquine jalousie (9). »

On retrouve la même volonté dans le discours, trois ans auparavant, du docteur Edouard Jacquemet, président de la Société des sciences naturelles de Provence, qui, après avoir rappelé les possibilités mais aussi les contraintes qui sont celles des universitaires, souligne l'aide qu'ils peuvent apporter aux amateurs et réciproquement les services que ceux-ci peuvent leur rendre, pour conclure :

« En botanique et en zoologie descriptive ce sont les amateurs qui ont fait le plus avancer la science, laissant aux universitaires, mieux outillés, les études de laboratoire qu'ils mènent si magistralement (10). »

Ces déclarations révèlent, par leur irénisme même, le risque de conflit qu'elles tentent de conjurer. Il reste que la complémentarité affirmée entre amateurs et professionnels est souvent attestée et qu'il n'est pas étonnant que le discours d'un président insiste plutôt sur cet aspect. Le silence sur l'hétérogénéité du groupe des

(9) Séance du 27 avril 1909, *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, 1 (1913), 5-6.

(10) Edouard Jacquemet, Allocution..., *Annales de la Société des sciences naturelles de Provence*, 1 (1907), 10.

amateurs est plus surprenant. Celui-ci réunit en effet deux des catégories définies ci-dessus : d'une part les naturalistes ayant une formation scientifique mais exerçant un métier autre que la recherche, d'autre part les naturalistes amateurs qui n'ont pas de formation scientifique ni de métier en rapport avec les sciences de la vie. Or cette distinction est très importante, en particulier dans le cas des botanistes, puisqu'on trouve parmi les « amateurs » des pharmaciens et des ingénieurs agronomes dont les études comprennent nécessairement un enseignement de botanique. De plus, et ce deuxième clivage ne coïncide pas avec le premier, le groupe des amateurs comprend aussi bien de simples curieux, amoureux de la nature ou collectionneurs, que de véritables chercheurs bénévoles qui alimentent le bulletin de la Société par leurs publications (articles, catalogues d'espèces, etc.) (11).

A la veille de la première guerre mondiale, en 1913, la Société linnéenne de Provence compte 74 membres (12). Les spécialités choisies le plus souvent sont l'entomologie, la géologie et la botanique. Les trois groupes distingués ci-dessus se sont accrus dans des proportions différentes. Il y a désormais 14 universitaires (faculté et muséum), 30 amateurs ayant une formation scientifique (médecins, pharmaciens, agronomes, enseignants du secondaire) et 30 amateurs exerçant des professions sans rapport avec les sciences naturelles ou n'indiquant pas de profession.

Le recrutement se fait essentiellement dans les classes moyennes aisées (universitaires et professions libérales en particulier). On peut noter à ce propos que la cotisation annuelle en 1912 est de 9 F 50, à une époque où un instituteur, à 45 ans, gagne 200 F par mois (13). D'autre part deux femmes seulement figurent sur cette liste. L'une n'indique pas de profession, l'autre est enseignante de sciences dans une école primaire supérieure. Précisons, par comparaison, qu'en

(11) Pour une typologie graduée, voir : Mariane Gosztonyi Ainley, The contribution of the amateur to North American ornithology: a historical perspective, *The Living Bird*, 18 (1980), 161-177. Cet auteur distingue chez les ornithologues amateurs d'Amérique du Nord toute une gamme de degrés d'implication, depuis les « supporters », actifs ou passifs, jusqu'aux chercheurs en passant par les collaborateurs, occasionnels ou réguliers, indépendants ou organisés.

(12) Liste des membres au 1^{er} janvier 1913, *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, II (1913), v-ix.

(13) Voir Jacques Ozouf, *Nous les maîtres d'école* (Paris : Gallimard/Julliard, 1967), 113-124.

1979, la Société linnéenne de Provence comprenait 106 femmes et 108 hommes (14).

Au-delà de ces quelques données quantitatives, la lecture des bulletins permet de suivre la vie de la Société.

Dans les déclarations, les sorties sont considérées comme une activité importante, mais il apparaît à travers les comptes rendus qu'elles sont peu nombreuses et peu suivies. En fait les « excursionnistes militants », selon l'expression d'Abeille de Perrin, semblent bien n'avoir été qu'une minorité (15). Faut-il attribuer cela au fait que la plupart des membres résident en ville, ou y voir un effet de la prépondérance de l'activité de collection sur le travail de terrain? Les textes de l'époque incriminent la concurrence des sports. Ainsi le Dr Jacquemet, le 4 décembre 1906, à la fondation de la Société des sciences naturelles de Provence, regrette-t-il l'âge d'or des sorties naturalistes :

« Il fut un temps, encore peu éloigné, où les amateurs d'histoire naturelle étaient nombreux à Marseille. Les jeunes gens aimaient à trouver des guides éclairés dans les vieux collectionneurs et suivaient en foule les excursions publiques. Les commerçants voyaient dans la science un délassément à leurs occupations.

« La jeunesse maintenant aime le sport pour le sport! On fait de la vitesse, on brûle les routes en automobile ou à bicyclette; on revient couvert de poussière, mais n'ayant rien vu! D'autres, alpinistes convaincus, détiennent le record des cimes. Ce n'est que vu de très haut que le paysage leur paraît présenter quelque beauté (16). »

On trouve des propos analogues pour la région parisienne dans l'avant-propos du *Vade mecum du botaniste...* :

« Aujourd'hui, la jeunesse se porte de plus en plus vers les sports. Mais comme elle est toujours tentée d'exagérer, ce sont les sports violents qui l'attirent le plus; on fait du 80 ou du 100 à l'heure, on se fatigue, on se blesse même dans des parties retentissantes de foot-ball (17)... »

(14) Liste des membres de la Société linnéenne de Provence au 1^{er} mars 1979, *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, XXXI (1979), 107-111.

(15) Ainsi peut-on lire dans le compte rendu d'une excursion à la Sainte Baume : « [...] aux membres de la Société, que nous souhaiterions voir plus nombreux à ces sorties, s'étaient joints plusieurs étudiants de l'Ecole de Pharmacie », *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, II (1913), 40.

(16) Edouard Jacquemet, Allocution déjà citée, 8.

(17) Le *Vade-mecum du botaniste dans la région parisienne* (Paris, 1911), par H.-E. Jeanpert, vice-président de la Société botanique de France, est précédé d'une courte préface de M.-H. Lecomte, professeur au Muséum, et d'un avant-propos, non signé, d'où sont

Le sport n'est pas rejeté pour autant. Le Dr Jacquemet tient à préciser qu'il ne méconnaît pas sa valeur hygiénique : en tant que médecin, « loin de blâmer cette fièvre de sport », il s'en réjouit car, ajoute-t-il, ce n'est pas en passant les dimanches « dans les brasseries ou d'autres établissements fermés que les jeunes gens acquerraient le développement et la vigueur qui leur sont indispensables ! » Aussi, une réconciliation est ardemment souhaitée. Au demeurant, comme l'écrit encore l'auteur de l'avant-propos du *Vade mecum* déjà cité :

« Le naturaliste est lui aussi un homme de sport ; son sport préféré est la marche, marche en forêt, marche en montagne, avec arrêts fréquents pour ses recherches. Si pendant l'excursion, il détient le record de lenteur, il sait à la nuit tombante, fournir une course de vitesse, et gagner allègrement l'étape ou la gare, sous le poids de ses précieuses récoltes (18). »

La première guerre mondiale semble porter un coup sévère à la Société linnéenne de Provence. En 1919, sort le tome III du bulletin, qui couvre les années 1914-1919. Il n'a que 16 pages — contre 276 pages pour le tome I (1909-1912) et 100 pages pour le tome II (1913) — et le nationalisme anti-allemand de l'époque s'y donne libre cours, tant dans l'éloge funèbre d'un ancien président de la Société, que dans l'annonce de la radiation d'un membre de la Société, « sujet d'une puissance ennemie ». La parution du bulletin s'interrompt ensuite et ne reprend qu'en 1931, avec le tome IV, qui commence par la liste des membres au 1^{er} décembre 1930. Celle-ci est suivie du compte rendu d'une assemblée générale extraordinaire tenue le 12 décembre 1929, consacrant la « reprise des travaux de la Société » qui « depuis trois années était restée en léthargie, par suite de circonstances particulières ». Malheureusement, le bulletin ne nous précise ni la nature de ces circonstances, ni comment s'est manifestée l'activité de la Société dans les années immédiatement antérieures, c'est-à-dire de 1919 à 1927.

A partir de 1930, commence une nouvelle phase qui dure jusqu'en 1945. La Société se place sous le patronage de « membres

extraits les paragraphes que j'ai cités. D'après Claude Dupuis, Histoire naturelle et naturalistes dans la France de 1904, année de fondation des Naturalistes parisiens, *Cahiers des naturalistes*, nouv. série, 35 (1979), 102, cet avant-propos est l'œuvre de l'éditeur, Léon Lhomme.

(18) *Vade-mecum...*, *op. cit.*, ix.

honoraires » prestigieux, tels que l'entomologiste Paul Marchal ou le biologiste Maurice Caullery. Elle entretient une correspondance avec une quarantaine de sociétés savantes, dont plusieurs à l'étranger, et compte toujours des membres en dehors de la région (16 sur 112). Cependant il n'est plus question d'excursions et la situation est en fait assez précaire. Les contrecoups de l'histoire, les difficultés matérielles de la période servent sans doute de révélateurs à cette précarité qui se manifeste, semble-t-il, ailleurs en France (19).

Avec l'après-guerre, s'ouvre une période nouvelle pour la Société linnéenne, marquée par la personnalité de René Molinier (1899-1975), ancien instituteur, enseignant en lycée puis en faculté, directeur du muséum de Marseille, spécialiste connu d'écologie végétale. En 1955, dans un article rétrospectif, il propose une analyse quasi-sociologique de la situation (20). Pour lui, la situation précaire de la Société dans la période précédente tenait à la raréfaction des amateurs traditionnels — liée à la concurrence de l'automobile — ainsi qu'à l'éloignement des naturalistes de métier qui « boudaient ses réunions mensuelles ». Il a donc cherché à atteindre de nouveaux publics, celui des enseignants du primaire et celui des étudiants d'une part, celui des « amis des choses de la nature auxquels leur formation ou des obligations personnelles interdisent des recherches personnelles » d'autre part.

Le témoignage oral — recueilli en janvier 1986 — d'un des membres de la Société linnéenne, Jean-Claude Fort, qui a participé aux excursions dès cette époque, confirme ce qui apparaît dans les comptes rendus des bulletins et qui est resté, dans la mémoire collective de la Société, associé au nom de René Molinier : le succès de cette politique; l'élargissement du recrutement et la pratique régulière des excursions redonnent une nouvelle vitalité à la Société.

LES ARTICLES DU BULLETIN ET LA PLACE DES DIFFÉRENTES DISCIPLINES

En s'aidant de l'index publié en 1959, la lecture du bulletin de la Société linnéenne de Provence permet de rechercher la place

(19) Voir Yves Laissus, *op. cit.* Les graphiques sur le nombre de fondations de nouvelles sociétés par décennie (pages 47 et 55) montrent bien le creux de l'entre-deux-guerres.

(20) René Molinier, Dix années d'excursions mensuelles avec la Société linnéenne de Provence, *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, XX (1955), 47-49. Sur René Molinier, voir : *Numéro spécial consacré à la mémoire du professeur René Molinier (1899-1975)*, *ibidem*, XXIX (1976).

qu'y occupent les différentes disciplines et, à l'intérieur de chacune d'entre elles, de repérer l'évolution des thèmes et la part respective des amateurs et des professionnels (21). Sous le titre « divers » sont regroupés les comptes rendus, les biographies et les bibliographies. La catégorie « zoologie générale » comprend tous les articles de zoologie sauf ceux consacrés à des Arthropodes terrestres, qui sont réunis sous le titre « entomologie ». La biologie générale se réduit en fait à quelques articles d'information un peu analogues à ce qu'on peut trouver aujourd'hui dans *La Recherche*; elle connaît une représentation maximum dans la période 1930-1945, avec 8 articles. Trois articles seulement relèvent de la taxonomie. La géologie voit son importance diminuer considérablement après la guerre de 1914. Il y a là une tendance générale, analysée en Angleterre par David Allen (22). Elle se retrouve ici malgré la présence, dans la Société, d'un abbé géologue, Charles Combaluzier, auteur d'un petit ouvrage de vulgarisation assez connu (23). Les catégories d'une importance notable et constante sont donc « botanique », « zoologie générale » et « entomologie », qui totalisent 68 % des articles. Parmi ces catégories, la botanique, avec 76 articles sur les 228 publiés au total dans le bulletin, représente très exactement le tiers des textes. La proportion est de 30 % dans la première période, de 33 % dans la seconde, de 40 % dans la troisième. Par ailleurs un des articles recensés dans la catégorie « taxonomie », et un de ceux inclus dans la « biologie générale », traitent spécifiquement de botanique.

Les 76 articles de botanique représentent un corpus qui mérite de retenir l'attention. Les contributions sont d'une longueur très variable, allant du paragraphe jusqu'à la vingtaine de pages (24). Les notes de deux ou trois pages sont les plus fréquentes et repré-

(21) Pour les tableaux avec les nombres d'articles par catégories, voir Jean-Marc Drouin, Amateurs et professionnels en botanique : le cas d'une société locale de sciences naturelles, 1909-1959, *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, 38 (1986), 37-45 et Yves Cohen et Jean-Marc Drouin (dir.), *op. cit.*, 141-161.

(22) Sur la géologie dans les sociétés naturalistes en Angleterre, voir David E. Allen, The lost limb: geology and natural history, dans L. J. Jordanova et Roy S. Porter (dir.), *Images of the Earth* (Chalfont-Saint-Gilles: British Society for the History of Science, 1981; 1^{re} éd., 1979), « BSHS Monographs 1 », 200-212.

(23) Charles Combaluzier, *Introduction à la géologie* (Paris : Seuil, 1961).

(24) Comme exemple de note brève, on peut citer : Ulysse Person et Jules Cotte, Anomalie florale chez la Pâquerette, *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, 1 (1913), 257; et comme exemple d'article assez long : René Molinier, La végétation des rives de l'étang de Berre, *ibid.*, XVI (1948), 19-42.

sentent le tiers des articles. On constate d'ailleurs une évolution sur ce point : la moyenne passe de quatre pages dans la période 1909-1914 à cinq pages et demie dans les années 1930-1945, et à huit pages dans la dernière période. Même en tenant compte des changements dans la pagination, on peut dire que la longueur des articles croît régulièrement.

La participation respective des amateurs et des professionnels se modifie, à l'image de la vie de l'association et de l'évolution des thèmes d'étude en botanique, faisant se dégager deux périodes assez nettement distinctes. La première est marquée par un certain équilibre entre les contributions des professionnels, au nombre de 17, et celles des amateurs, au nombre de 13. Cet équilibre traduit en réalité une prédominance des professionnels puisque ceux-ci ne représentent que le quart environ des botanistes adhérents à la Société. Les thèmes abordés dans cette période reflètent très nettement l'influence d'une personnalité locale, Jules Cotte, universitaire, membre fondateur de la Société, et auteur d'une thèse sur les « Galles de Provence ». Les articles sur le sujet sont nombreux dans le bulletin et disputent à la systématique la place d'honneur. L'étude des Galles — phénomène pathologique provoqué par un insecte et affectant un végétal — joue par ailleurs un rôle non négligeable dans le projet même de la Société puisqu'elle concrétise la complémentarité de la botanique et de l'entomologie. Cependant la systématique garde une grande place : le rêve de beaucoup d'amateurs n'est-il pas à l'époque d'attacher leur nom à la création d'une nouvelle variété?

Lorsque le bulletin reparait, en 1931, une double mutation s'est produite. En premier lieu, tous les articles sont écrits par des professionnels, en incluant dans cette catégorie les auteurs venant de la faculté, du muséum de Marseille, et pour l'un d'entre eux, de l'inspection des Eaux et Forêts. Ensuite, les thèmes se partagent en deux groupes : des comptes rendus d'expériences de physiologie végétale d'une part, des travaux de géobotanique d'autre part. Les communications sur la systématique n'ont pas disparu, mais elles se situent généralement dans une perspective plus explicitement géographique.

On peut supposer qu'à Marseille comme en d'autres lieux, l'écologie théorique, par sa technicité et sa nouveauté conceptuelle, a d'abord dérouté les amateurs, tout au moins ceux d'entre eux qui

restaient attachés à la démarche purement taxonomique (25). Il faut attendre 1939 pour voir apparaître l'adjectif « écologique » dans le titre d'un article (26). Cependant des articles qui ignorent la terminologie écologique font place quelquefois à des préoccupations de cet ordre. Il peut même arriver que des recherches d'écologie mathématique soient citées dans un article de synthèse (27). Parallèlement, l'idée de protection de certains espaces considérés comme fragiles revient plusieurs fois, essentiellement à propos de la forêt de la Sainte-Baume (28).

L'approche écologique va s'imposer, dans la troisième période, comme l'élément fédérateur autour duquel René Molinier, lui-même spécialiste reconnu d'écologie végétale, va rassembler les différentes composantes de l'activité scientifique de la Société linnéenne et redonner une place aux amateurs. C'est ce que résume, en termes volontairement très simples, Molinier lui-même, en 1955, lorsqu'il parle des excursions qu'il a organisées depuis dix ans :

« En dehors de la variété des paysages admirés dans cette Provence si favorable au plaisir des yeux, des considérations historiques, folkloriques ou relatives aux climats locaux, ces promenades ont permis de comprendre la raison d'être des reliefs, la nature des groupements végétaux en rapport avec les conditions diverses réalisées par le milieu, tandis que beaucoup d'animaux étaient capturés ou observés dans leur milieu naturel (29). »

Le lien nécessaire entre les études de terrain, les déterminations d'espèces, les expériences d'écophysiologie, les modèles théoriques, offre à chacun, amateur débutant, amateur chevronné, étudiant, chercheur, une possibilité de participer à la connaissance du milieu local, soit dans l'esprit d'une excursion didactique, soit comme moyen de réaliser des relevés et des observations. Dans le même

(25) C'est un point qui a été bien analysé — sur un cas significatif — dans Patrick Matagne, *De la taxinomie à la phytosociologie. Eugène Simon à la Société botanique des Deux-Sèvres, 1898-1915* (DEA, REHSEIS, Universités Paris VII et XIII, 1990), multigraphié.

(26) H. Prat, Notes écologiques sur la forêt des planteurs (Algérie), *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, XII (1939), 99-104.

(27) L. Berner, La notion d'espèce, *ibid.* XII (1938), 83-96, cite Volterra et d'Anconna ainsi que Gause.

(28) Le 11 février 1913, la Société émet un vœu pour la création de réserves intégrales dans un certain nombre de massifs forestiers (*Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, II (1913), 19-20). Voir aussi Louis Laurent, Une forêt en péril. Toujours à propos de la Sainte-Baume, *ibid.*, XIV (1943), 41-49.

(29) René Molinier, *art. cité*, 47-49.

temps, l'intégration du concept d'association végétale dans celui de biocénose assure l'ouverture de la botanique sur les autres disciplines naturalistes représentées dans la Société linnéenne.

Les 80 articles de zoologie au sens large, zoologie générale et entomologie, montrent une évolution comparable à celle repérée dans le domaine de la botanique. Dans une première période, les 23 articles écrits par des amateurs l'emportent en quantité sur les 11 écrits par des professionnels. Lorsque le bulletin reparaît, après 1930, le rapport s'inverse : 8 pour 11. Enfin, dans la dernière période, on trouve de nouveau un nombre important de contributions d'amateurs : 18, soit exactement le double du nombre des articles dus à des professionnels. Pourtant certaines des remarques faites à propos de la botanique ne s'appliquent pas ici. Ainsi tandis que la longueur moyenne des articles sur les plantes s'accroît régulièrement, celle des articles sur les animaux passe de 3 pages avant 1914 à 7 pages dans la période 1930-1944 mais redescend à 5 pages après 1948.

La catégorie « zoologie générale » est très variée : elle se définit en fait par la soustraction de l'entomologie. On y trouve aussi bien « Une promenade au Jardin Zoologique » qu'une « Liste des Mollusques récents, terrestres, et fluviatiles, observés aux environs de Marseille », ou encore une note « Sur quelques Trématodes parasites du Renard et du Blaireau en Camargue » (30). Les articles d'entomologie constituent un ensemble plus homogène où prédominent les descriptions morphologiques et les listes d'espèces. C'est sans conteste la discipline où les amateurs ont été le mieux représentés durant ce demi-siècle, avec 30 articles sur un total de 39.

En entomologie comme en botanique, les amateurs ont gardé une place significative dans les domaines d'étude où l'observation, la collecte et la familiarité avec le terrain jouent un rôle important (31). Cette affirmation est cependant à nuancer. Les contributions des amateurs sont le fait de quelques personnes souvent de

(30) *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, XII (1939), 50-62; XX (1955), 39-43; XXI (1956), 39-46.

(31) Sur la place des amateurs en entomologie, voir Yves Delaporte, Les entomologistes amateurs : un statut ambigu, dans Yves Cohen et Jean-Marc Drouin (dir.), *op. cit.*, 175-190. Au XIX^e siècle, dans certains domaines de la botanique, le rôle joué par les amateurs a été déterminant ; c'est le cas pour l'étude des mousses et des familles apparentées, comme l'a montré Denis Lamy, Le rôle des amateurs dans l'étude des bryophytes en France au XIX^e siècle, dans Yves Cohen et Jean-Marc Drouin (dir.), *op. cit.*, 163-174.

formation scientifique, pour qui elles représentent une recherche bénévole plus qu'un passe-temps. Un certain nombre de chercheurs professionnels sont d'ailleurs d'anciens amateurs — souvent des enseignants du primaire ou du secondaire — dont les travaux ont acquis la reconnaissance universitaire. Il reste que dans l'ensemble, les travaux des amateurs publiés dans le *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, ou dans d'autres périodiques analogues, n'évoquent guère « l'amateurisme »... Si le terme d'amateur, parce qu'il est connoté péjorativement, s'applique mal à beaucoup de ces auteurs, son emploi reste néanmoins approprié ici, dans la mesure où il évoque bien ce phénomène social particulier que constitue une activité scientifique non rétribuée. Le terme « bénévole » est quelquefois employé dans ce cas mais il comporte l'idée d'une motivation altruiste sinon militante qui n'est pas nécessairement présente dans une activité de recherche. En tout état de cause, pour les amateurs ou bénévoles, comme on voudra les appeler, qui souhaitent publier leurs observations et leurs travaux, le rôle du bulletin est évident; mais qu'en est-il pour ceux qui s'intéressent à la botanique ou à toute autre science de la nature sans avoir l'ambition d'y apporter leur contribution?

Si on l'envisage non plus du point de vue des auteurs mais de celui des lecteurs, le bulletin de la Société peut être considéré comme un moyen de diffusion de connaissances scientifiques et, dans la mesure où beaucoup de ses lecteurs ne sont pas des scientifiques de profession, on peut le rapprocher des périodiques de vulgarisation et s'attendre à ce qu'il présente certaines ressemblances avec ces derniers. Or tout semble les opposer trait pour trait.

Les articles de la presse de vulgarisation, en général abondamment illustrés, font une large place à la faune exotique et s'attachent de préférence soit aux questions qui ont des implications philosophiques soit aux découvertes qui peuvent avoir des retombées économiques. Ici, au contraire, un dixième seulement des articles porte sur des terrains ou des espèces vivantes étrangers à la Provence — encore s'agit-il le plus souvent dans ce cas d'observations faites dans d'autres régions du bassin méditerranéen. Assez rares également sont les textes consacrés à des innovations techniques. Par ailleurs, les controverses sur l'évolution biologique et sur ses mécanismes ne sont que rarement évoquées. Elles le sont cependant et d'une manière qui laisse penser qu'il ne faut pas voir dans cette discrétion l'effet d'une ignorance ou d'une attitude hostile.

Ainsi, lors du premier anniversaire de la Société, le 23 avril 1910, son vice-président, un intendant militaire en retraite, Alexandre Joleaud, entreprend de démontrer à ses auditeurs combien la création de la Société et de son bulletin répondait à un besoin réel. Pour cela il évoque les « observations très intéressantes » qui sont « perdues pour la science » si leurs auteurs manquent « des moyens de les faire connaître ». Pour appuyer son propos, il prend l'exemple de Grégor Mendel dont les « remarquables études sur l'hérédité », publiées dans les mémoires d'une « modeste société scientifique », « ne furent tirées de l'oubli qu'en 1900 », et il conclut :

« Quelle influence auraient pu exercer les travaux de Mendel sur les conceptions de Darwin s'il en avait eu connaissance? Nul ne le sait, mais il n'est pas douteux que les trente-cinq années d'oubli des expériences du moine morave ont retardé d'autant *l'évolution de l'idée d'évolution* (32). »

Le dernier membre de la phrase, en italique dans le texte, et, plus largement, l'esprit général de l'allocution suffisent à prouver que l'idée d'évolution n'a rien qui risque d'effaroucher ou de désorienter l'auditoire. Si le *Bulletin* n'évoque pas plus souvent ces questions, c'est tout simplement qu'elles n'occupent qu'une place réduite dans l'activité naturaliste pratique de collecte, de description et d'observation.

Il ne faut pas cependant exagérer l'effet de contraste entre le *Bulletin de la Société linnéenne de Provence* et les périodiques de vulgarisation, ni généraliser trop rapidement à d'autres décennies ou à d'autres lieux. On trouve des sociétés qui associent le savoir naturaliste et les finalités pratiques — au XIX^e siècle, l'horticulture ou l'agronomie, dans les années 1960-1980, la défense de l'environnement (33). On trouve aussi des périodiques de vulgarisation, comme la célèbre *Hulotte*, qui n'hésitent pas à consacrer un numéro entier à l'Aulne glutineux ou au Crapaud accoucheur (34).

Dans une série d'études sur les revues scientifiques, Daniel Jacobi remet en cause l'idée longtemps admise d'une opposition radicale entre les textes scientifiques et les textes de vulgarisation et montre

(32) *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, I (1913), 83-87.

(33) On trouvera plusieurs contributions sur ce point dans Anne Cadoret (dir.), *Protection de la nature : histoire et idéologie. De la nature à l'environnement* (Paris : L'Harmattan, 1985).

(34) *La Hulotte*, 51 (1982), 52 (1983), 53 (1984).

comment les uns et les autres contribuent à une diffusion sociale de la science (35). Les bulletins des sociétés naturalistes locales confortent cette conception : ils associent les deux types de textes et présentent souvent des textes de caractère intermédiaire. Il reste qu'ils ont leur spécificité et que celle-ci tient à leur fonction. Ce ne sont pas des organes d'information — sinon en ce qui concerne la vie de la société qui les édite — mais plutôt des outils de formation. Imaginons un amateur qui n'aurait pas eu d'autre lecture pendant cinquante ans que le *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*. Ce naturaliste imaginaire aurait ignoré une bonne partie des découvertes faites en biologie ou en géologie pendant ce demi-siècle.

En revanche, à condition de disposer par surcroît d'une flore (ou d'un ouvrage de détermination sur les insectes), il aurait trouvé dans le bulletin un outil qui l'aurait familiarisé avec la nomenclature, les méthodes de détermination des espèces, le repérage des biotopes, et qui lui aurait permis ainsi de codifier et d'explicitier un savoir acquis sur le terrain.

CONCLUSION

De la lecture du *Bulletin de la Société linnéenne de Provence*, se dégagent quelques traits qui, au-delà du cas de Marseille, semblent caractéristiques de beaucoup de sociétés locales de sciences naturelles.

Tout d'abord la présence dans ce bulletin, comme dans les publications analogues d'autres sociétés, d'articles dont les auteurs n'appartiennent pas à des institutions universitaires ou de recherche atteste que la contribution des amateurs dans les disciplines naturalistes — importante au XIX^e siècle — n'a pas disparu au XX^e siècle. Ceci est confirmé par les témoignages oraux et souvent souligné par les chercheurs professionnels eux-mêmes (36).

(35) Voir Daniel Jacobi, Quelques formes du savoir savant dans les discours de vulgarisation scientifique, *Aster*, INRP, 4 (1987), 91-117.

(36) Je remercie, pour ses précieuses indications à cet égard, Claude Roux, chercheur au CNRS, spécialiste des lichens et membre actif de la Société linnéenne de Provence.

Il est plus hasardeux de définir la spécificité de cette contribution; on peut toutefois relever un intérêt marqué pour l'anatomie, la morphologie et surtout la systématique. Par ailleurs, la référence, d'abord implicite puis explicite, à la biogéographie et à l'écologie joue le rôle d'un cadre théorique légitimant les inventaires floristiques et faunistiques locaux. Enfin, le maintien d'une présence des amateurs en botanique et en entomologie contraste avec leur quasi-disparition en géologie.

*Cité des sciences et
de l'industrie, Paris*

Jean-Marc DROUIN